

LE JOUR, 1951
21 FÉVRIER 1951

SUR LA MORT D'ANDRÉ GIDE

Avec André Gide une des grandes voix du siècle s'est éteinte, une voix qui semblait venir du zénith et de l'abîme ensemble ; et pour André Gide chacun sait que l'abîme et le zénith, en un sens, se retrouvaient.

Il y a cinq ans, il était à Beyrouth, et nous pouvions l'entendre et considérer de près ce profil aigu, cet œil dégagé de toute ombre, comme pour mieux voir ; dans sa soixante dix-septième année déjà un vieil homme, mais qui paraissait s'être baigné dans l'eau de Jouvence.

Dans une présentation de qualité gidienne, Gabriel Bounoure avait dit d'André Gide au seuil d'un éloge rempli des égards qu'on doit aux dieux : **“C'est l'âme la plus diverse qui soit, non seulement complexe mais compliquée ; en elle tout est placé sous le signe de l'innombrable de l'aventureux, du détourné, du secret...”**

C'est cette complexité, ce sont ces complications qui faisaient songer en face de Gide aux merveilles profondes de la pureté et de la transparence. Ce que Gide était dans sa phrase et dans sa langue contredisait ce qu'il était dans sa nature. Classique par le verbe, romantique dans l'âme, apparemment simple et clair, au fond, malgré qu'il l'ait nié, tourmenté et déchaîné ; religieux par le vocabulaire, par l'esprit et par l'exemple révolté.

Sa pensée hautaine avait sans doute été affranchie par le Malin de ses contraintes. Froide et consciente elle progressait comme les banquises et sur son arête les navires se brisaient.

Certes, un grand écrivain, dans le camp du séducteur d'Eloa ; une parole intrépide jusque dans le séjour des maudits, tel était Gide, dans sa passion contre la règle et l'ordre, contre l'uniformité et l'unité ; une passion de timide au départ, accrue infiniment par la révolte même. Il alla orgueilleusement jusqu'au gouffre pour avoir fait le premier pas qui coûtait.

Traversant cette vie singulière, toute en négations harmonieuses et en violences parfumées, les musiques et les images de l'Écriture ne cessèrent pas d'obséder Gide. Il les avait dans son sang.

Henri Clouard écrit **“qu'il grandit obscurément replié sur son inconscient”**. Son inconscient, par delà ses remarques les plus lucides, ne cessa point de l'étreindre ; dans les libres jardins dont il a fait son domaine, il paraît parfois un exilé.

Nous écrivons ces lignes en hâte, aussitôt la mort d'André Gide connue. Elles paraîtront courtes à plus d'un. Pour nous sur sa tombe qui s'ouvre, elles s'offrent quand même comme des fleurs.

Fleurs sombres, mais symboliques qui se joignent au témoignage, comme il nous arrive à tous de rendre hommage à une exceptionnelle destinée coupant notre chemin étroit.

Au terme d'une conférence faite à Beyrouth le 12 avril 1946 qu'il intitulait : "Souvenirs littéraires et problèmes actuels", André Gide s'écriait :

“ Je crois à la vertu des petits peuples. Je crois à la vertu du petit nombre”.

“Le monde sera sauvé par quelques-uns”.

De ce cri, de cette assurance, exprimés au cœur du printemps libanais, le Liban lui restera reconnaissant. **Mais le monde, comme il s'établit, s'égare aussi par quelques-uns.**

André Gide fut de ceux qui ébranlèrent la cité ; il y a piétiné le bon grain et l'ivraie. La génération qui monte, peut-être pour cela la reconstruira-t-elle d'un plus noble effort.

André Gide mort, nous pensons malgré nous à la fin de Phèdre :

**“Et la mort à mes yeux déroband la clarté
“Rend au jour qu'ils souillaient toute sa pureté”.**

Mais jusque dans la mort, nous aimons Phèdre aussi. Ainsi donc d'André Gide qui nous éclaire magnifiquement sur nos fautes et sur nos faiblesses.